

# Le bonheur est-il toujours dans le pré ?

Pauvreté, solidarité, exclusion en milieu rural dans le Gers

## Cahier n°2 : Perspectives historiques

L'empreinte des origines : pauvreté et misère du paysan gascon autrefois

François-Xavier Merrien

MSC Maignaut-Tauzia

[msc.analyses@gmail.com](mailto:msc.analyses@gmail.com)

Rapport pour Gers Solidaire

Auch

Décembre 2021



## CAHIER N°2

### L'EMPREINTE DES ORIGINES<sup>1</sup> : PAUVRETÉ ET MISÈRE DU PAYSAN GASCON AUTRE-FOIS

Les situations contemporaines sont l'héritage d'une histoire de longue durée ("L'empreinte des origines") et imposent une **étude historique de la pauvreté rurale dans le département**.

#### I - Être paysan dans le Gers de l'Ancien Régime au Second Empire

1. Né pour la peine
2. Une vie de travail, en autarcie sur une terre difficile
2. L'épizootie de 1774-1776

#### II - Un relatif mieux-être sous le Second Empire : la terre aux paysans, la dépopulation

1. La terre à ceux qui la cultivent
2. La dépopulation du Gers
3. Le malthusianisme du paysan gersois
4. L'âge d'or de la petite paysannerie gersoise

#### III - Le cercle vicieux de la dépopulation

#### IV - Le renouveau agricole des trente glorieuses

#### Bibliographie complémentaire

<sup>1</sup> La notion d'*empreinte des origines*" fait référence à une théorie sociologique que nous avons élaborée dans un article paru dans la *Revue Française des Affaires Sociales* : "L'Etat-providence. L'empreinte des origines", septembre 1990, p 46-53.

## L'EMPREINTE DES ORIGINES

### Pauvreté et misère du paysan gascon autrefois

« On confond presque toujours misère avec pauvreté ; cette confusion provient de ce que la misère et la pauvreté sont voisines ; elles sont voisines sans doute, mais situées de part et d'autre d'une limite », écrit Charles Péguy en 1902<sup>2</sup>. Une analyse de la ruralité en Gascogne<sup>3</sup> autrefois et aujourd'hui<sup>4</sup> se doit de garder en mémoire cette distinction.

#### I - ÊTRE PAYSAN DANS LE GERS DE L'ANCIEN RÉGIME AU SECOND EMPIRE

De l'âge classique au Second Empire, la pauvreté est le lot des familles paysannes gersoises éparpillées sur tout le territoire. La « borde » abrite le paysan, son épouse et plusieurs enfants. Les grands domaines ne sont pas exploités directement. Ils sont divisés en métairies contenant un grand nombre de parcelles. Le métayage (métayers, bordiers ou fézandiers) est la forme privilégiée d'exploitation de la terre. A côté de ces métayers, titulaires d'un bail, il faut ajouter les métiviers (ou solatiers) qui s'engagent pour un an auprès du propriétaire et perçoivent en échange 1/9ème de la récolte brute (la coussure), tandis que leurs épouses et enfants vont sarcler le blé ou émotter les terres labourées ; enfin les journaliers agricoles, ces brassiers qui chaque matin vont mendier une embauche à la porte des églises<sup>5</sup>.

En 1800, la population du Gers s'élève à 288 555 habitants, (soit presque 100 000 habitants de plus qu'en 2021) dont 22 000 regroupés dans les cinq villes et 266 555 dans les communes rurales. Les campagnes de la Gascogne ancienne sont densément peuplées (46 habitants/km<sup>2</sup> contre 30/km<sup>2</sup> aujourd'hui). Jusqu'au milieu du XIXème siècle, l'ancienne Gascogne ne connaît pas les machines, mais elle ne manque pas de bras.

Le paysan ne cherche pas tant à gagner de l'argent qu'à survivre. Il vit en auto-suffisance, produisant sa nourriture, sa boisson, le lin pour ses vêtements et fabriquant une grande partie des objets usuels. Seuls quelques instruments agraires (serpe, faucille, faux, soc de la charrue) sont achetés au village voisin. Les conditions de vie paysannes sont dures. Isolé sur sa parcelle, à l'écart du village et souvent des chemins, le paysan gascon et sa famille s'épuisent au travail pour survivre. Les conditions d'exploitation du sol sont difficiles en raison de la nature du sol, des difficultés de certaines terres en pente et des aléas climatiques. Au premier chef, un sol argileux très dur à travailler l'été et abominablement boueux l'hiver. De par leur composition, les sols sont vite ou trop mouillés ou trop secs, réduits à l'état d'une pâte compacte et collante, ou à l'état de poudre, ou encore durcis comme de la brique. Les sols sont difficiles « à prendre » et tout déplacement prolongé des périodes de pluie ou de sécheresse peut avoir sur le rythme des travaux un impact néfaste. L'outillage est rudimentaire. Alcée Durrieux explique en 1865 que « l'outillage est encore celui de Columelle<sup>6</sup>. »



<sup>2</sup> Charles Péguy, *De Jean Coste*, Cahier de la Quinzaine, 4 novembre 1902. Coédition Actes Sud - Labor - L'Aire, coll. Babel, 1993

<sup>3</sup> Le département du Gers provient entièrement de l'ancienne Province de Gascogne dont le surplus forme aujourd'hui la totalité des Hautes-Pyrénées, la plus grande partie des Landes et de la Haute-Garonne, ainsi qu'une partie plus ou moins importante des Basses-Pyrénées, du Lot-et-Garonne, du Tarn-et-Garonne et de l'Ariège.

<sup>4</sup> Ce chapitre doit beaucoup aux articles érudits de la *Revue de Gascogne*, du *Bulletin de la Société gersoise des études locales dans l'enseignement public* et du *Bulletin de la société historique et archéologique du Gers*.

<sup>5</sup> Perez O., « La révolution agricole du XVIIIe siècle en Gascogne gersoise », in: *Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest*, tome 15, fascicule 1-2, 1944. pp. 56-105

<sup>6</sup> Note FXM : Lucius Junius Moderatus Columella, dit Columelle, est un agronome romain de la première moitié du 1<sup>er</sup> siècle

Jusqu'à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, le paysan gersois manie une charrue sans avant-train. Sur les sols pentus ou tout en devers, ou suivant le type de labour, la vache d'attelage est souvent préférée au bœuf. Dans son enquête, Dralet <sup>7</sup> estime le nombre de bœufs de labourage à 59 996 et le nombre de vaches de labourage à 60 102.



Source : François André VINCENT, *La leçon de labourage*, 1798

### 1. Né pour la peine

En l'an X, le département du Gers compte, selon Dralet, 12 000 familles de métayers, 11 000 de propriétaires exploitants, 6 000 de manouvriers, 11 000 de propriétaires rentiers, 7 200 d'artisans propriétaires et 3 000 de mendiants ou de travailleurs occasionnels.

La situation du paysan gersois est doublement ingrate : ingrate en raison des conditions naturelles, ingrate parce que la condition sociale du paysan est marquée par une lourde sujétion aux puissants. La majorité des paysans se trouve à l'époque sous le régime du métayage <sup>8</sup> et, en plus de devoir payer la dîme (à l'église avant la Révolution française, à leurs propriétaires après), elle subit une exploitation éhontée de la part des propriétaires. En l'an IX (1800), Dralet écrit que ces derniers imposent à leurs métayers « des charges qu'ils sont hors d'état de supporter ; ils se réservent sur les récoltes des prélèvements tels que la portion du métayer est insuffisante pour le sustenter, de manière que le défaut d'aliment en-

traîne l'épuisement de ses forces et le jette dans le découragement » (271). L'exploitation des métayers se poursuit au XIX<sup>ème</sup> siècle. S'appuyant sur l'analyse des minutes notariales du Lectourois, l'historien Pierre Féral montre la survivance sur la longue durée des anciens droits seigneuriaux : dîme, glane, cousure.

La pauvreté est l'état dans lequel le paysan arrive à peu près à nourrir les siens avec les fruits de son travail, à payer les impôts et ce qu'il doit à son propriétaire s'il est métayer. Il est pauvre parce qu'il ne lui reste aucun superflu.



9

Agrandissement FXM

Tous les jours au milieu d'un Champ  
Par la Chaleur par la froidure  
On voit le Pauvre Paysan

Travailler tant que l'année dure  
Pour amasser par son labour  
De quoi payer le Collecteur

<sup>7</sup> Etienne Dralet, 1800, *Plan détaillé de topographie, suivi de la topographie du département du Gers*, imprimé par ordre du gouvernement, Paris, An IX.

<sup>8</sup> « La plupart des biens sont travaillés par des métayers » explique Dralet (1800, 268)

<sup>9</sup> Lithographie du graveur Basset datée de la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle, et diffusée dans tout le Royaume (BNF, Gallica). Le titre principal renvoie à une citation du livre de Job : « L'homme est né pour la peine, comme l'oiseau pour voler. »

## 2. Une vie de travail, en autarcie, sur une terre difficile

Pour le paysan, **le contraire de la pauvreté n'est pas la richesse mais la misère**. Car la misère guette tout le temps. S'il est pauvre, le paysan n'est pas un misérable. Lorsque tout va mal, il essaie de s'en sortir en puisant dans les maigres réserves de son grenier à blé, en restreignant sa consommation alimentaire et s'il ne peut faire autrement, en empruntant. Cependant, la misère le guette. La misère, c'est la disette, c'est le moment du basculement où le paysan se trouve dans l'impossibilité de produire suffisamment pour nourrir sa famille ou pour acheter de quoi ensemer et nourrir les bêtes. Depuis des temps immémoriaux, le paysan gascon vit dans la pauvreté, soumis aux caprices du temps qui le conduisent souvent à la famine, à la misère, à l'abandon de la terre et parfois à la mendicité ou à la bienfaisance publique<sup>10</sup>.

Le souci principal du paysan gersois est de produire suffisamment de blé et de céréales (froment, maïs, seigle, orge) pour ne pas manquer de pain qui a toujours constitué la base de sa nourriture.

La pauvreté est le lot quotidien du paysan s'épuisant sur un sol ingrat et aux prises avec des évolutions climatiques erratiques. La pauvreté résulte en premier lieu de conditions « naturelles de production », excessivement difficiles : un sol difficile à cultiver, une faible productivité du travail (manque d'engrais, machinisme rudimentaire), un émiettement extrême de la terre.

La disette résulte, pour l'essentiel, de l'extrême variabilité du climat gersois (grêle, gel, orages, chaleurs extrêmes), sans oublier les épizooties bovines ou aviaires, qui, comme aujourd'hui, peuvent ruiner des mois d'efforts<sup>11</sup>.

En 1747, Sarrau de Boyer écrit : « C'est la sixième année où les saisons ont été renversées. Nous l'avons éprouvé depuis 1743, toujours des saisons équivoques, des hivers longs et ininterrompus, des printemps tardifs et courts ; la chaleur des étés et la

température des automnes dérangées. De là une altération considérable des fruits de la terre et une grande disette de presque toutes les récoltes<sup>12</sup> ».

Le capricieux climat gascon impose sa loi. Dans son mémoire de l'an IX, Dralet explique que « certaines années, les grêles condamnent à la misère plus d'un tiers des cultivateurs du Département ; mais c'est surtout la partie du Sud et celle de l'Est qui sont le plus fréquemment ravagées. On a vu chaque année depuis l'an III (1794), ce terrible météore hacher et ensevelir dans les terres les récoltes des environs du Gers, de l'Arrax et de la Save et les malheureux colons se répandre dans les pays voisins pour y mendier le pain ». (Dralet, 1800, p 92)

Les orages, la grêle, les gelées tardives, les hivers trop froids et les étés trop chauds se succèdent tout au long des deux siècles.

En juillet 1751, la grêle s'abat sur le pays et cause des dégâts considérables. L'Intendant d'Etigny décrit la situation : « Non seulement, les grains en tous genres, les vignes et les fruits, mais encore les chênes ont eu jusqu'à leur écorce entamée par le volume et la force de la grêle qui les a frappés. C'est le 20 juin que ce malheur est arrivé : il en a été dressé des procès-verbaux, mais dans l'idée que la perte y pouvoit être exagérée, je me suis procuré des éclaircissements d'ailleurs ; il en résulte que dans la plus considérable partie de ces 79 communautés il n'a pu y être recueilli un grain de bled ; que toutes les terres qui y étoient ensemençées ont été mises au même état qu'elles étoient avant qu'il fut question de les labourer, qu'il n'est resté que le tronc aux vignes et que le paysan accablé de douleur et de misère, hors d'état de pouvoir subsister et de travailler à se procurer de la subsistance, a pris le parti de s'en aller, de manière que le reste de la généralité réduit lui-même à la plus triste situation par le très médiocre produit de la récolte, se trouve en quelque façon chargé de la nourriture de ces pauvres habitants qui y sont répandus pour mandier<sup>13</sup>. »

<sup>10</sup> Féral P., « Service de santé et assistance dans la ville et le cadre de l'arrondissement de Lectoure au XVIIIe et au XIXe siècle », *Bulletin de la Société archéologique, historique littéraire & scientifique du Gers*. 10-1979 et 10-1980

<sup>11</sup> Zacharie Baqué, « Les conditions économiques en Gascogne avant le milieu du XIXe siècle », *Bulletin de la Société gersoise des études locales dans l'enseignement public*. 1922-07

<sup>12</sup> Cité in Charles Cadéot, « L'Evolution de la Vie Paysanne dans le Gers », BSAG, 2ème trim 1962.

<sup>13</sup> Archives départementales du Gers, C-. Enregistrement des Lettres de M. d'Etigny à la cour, depuis le 7 août 1751 au 23 juin 1752, f. 8, cité in Duffour, 1912-2-

Les périodes de crise sont régulières et terribles faisant à chaque fois resurgir le spectre de la famine ; peur panique de la famine qui se transmet de générations en générations ; famines terribles du XVIII<sup>ème</sup> siècle qui ont leur équivalent au XVIII<sup>ème</sup> siècle. Cet épisode de l'hiver et du printemps de l'année 1630 à Saint-Mézard en donne une image terrifiante : « La mention « **mort de faim** » est portée 110 fois en marge des registres des actes de sépulture de la paroisse : 1 en décembre, 5 en décembre, 18 en février, 28 en mars, 27 en avril, 23 en mai, 8 en juin <sup>14</sup> ».

Misère terrible qui peut s'abattre sur le paysan gascon sans crier gare ; misère récurrente tout au long du XVIII<sup>ème</sup> siècle et du XIX<sup>ème</sup> siècle : 1707, 1737, 1751, 1754, 1774, 1778, 1787, 1788, 1812, 1816, 1817, 1830, 1846, 1847, 1855, 1856, autant d'années terribles qui déciment les récoltes et conduisent les plus petits à la mendicité ou à la mort.

### 3. L'épizootie de 1774-1776

Un des épisodes les plus cruels du XVIII<sup>ème</sup> siècle est celui de l'épizootie <sup>15</sup> bovine qui se répand dans tout le sud-ouest de la France entre 1774 et 1776. Se déclarant à Bayonne en 1774, la maladie suit la route des foires et des marchés et elle touche toute la Gascogne en quelques mois. L'épizootie se répand à partir de Bayonne et va se répandre dans le Gers à partir de Mont-de-Marsan ; « (...) Du Marsan, elle a passé à Gondrin ; de Gondrin à Mont-Réal, à Sos, à Poudenas, qui est dans le Condomois, à Condom enfin ; de-là à Lectoure, et dans la Loumagne. Du Béarn, elle a pénétré dans la Bigorre, dans l'Armagnac et dans l'Estarac, d'où elle est venue à Toulouse par Gimont et par l'Isle Gourdain. » <sup>16</sup>



17

Le bilan est catastrophique <sup>18</sup>. Sur la base des dénombrements des communautés et des États, on estime que sur 126 862 bovins, 110 966 avaient péri, soit 87,4%. Au début de l'année 1776, les champs sont à labourer et il ne reste plus ni vaches ni bœufs pour tirer la charrue. Dans de nombreux cas rapportés par les paroisses, les paysans n'ayant plus de bœufs ni de vaches, s'attèlent à plusieurs pour tirer la charrue comme en témoigne Dufaut de Dax : « **L'habitant de ces contrées, actif et laborieux, [...] s'attela lui-même à la charrue, et les femmes s'y joignirent.** » <sup>19</sup>

L'historien Georges Courtès estime que durant ces années, en Gascogne : « la sixième partie des habitants se livrait à la mendicité ; dans certaines paroisses, elle dépassait le quart, et dans quelques-unes, la moitié ».<sup>20</sup>

<sup>14</sup> Cité in Pouchès J., Curieux Document sur la Famine à Saint-Mézard au XVII<sup>e</sup> siècle, *BSGELEP*, Janvier 1929.

<sup>15</sup> Épidémie qui touche les animaux.

<sup>16</sup> Félix Vicq d'Azyr, *Exposé des moyens curatifs et préservatifs qui peuvent être employés contre les maladies pestilentielles des bêtes à cornes*, Paris, 1776.

<sup>17</sup> Schéma tiré de François Vallat, 2009, *Les bœufs malades de la peste. La peste bovine en France et en Europe (XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes.

<sup>18</sup> Journet, Intendant de la généralité de Gascogne à Auch, est convoqué par Turgot. Accusé de laxisme et menacé de renvoi, il met fin à ses jours le 28 décembre 1775.

<sup>19</sup> M. D. D. M. [M. DUFAU, Dr en Médecine], *Lettres écrites à M. L \*\*\*., contenant des observations sur l'épizootie qui ravage les Provinces Méridionales de la France, [...]*, à Genève.

<sup>20</sup> Georges Courtès, 2005, « La lutte contre les épizooties dans le Gers au XIX<sup>e</sup> siècle », in Mireille Mousnier, *Les animaux malades*, Toulouse, Presses universitaires du Midi, p 229-245.

## II - UN RELATIF MIEUX-ÊTRE SOUS LE SECOND EMPIRE : LA TERRE AUX PAYSANS, LA DÉPOPULATION

L'introduction des plantes fourragères dans le système cultural, la libre circulation des grains qui a favorisé le défrichement, la prospérité des eaux de vie d'Armagnac<sup>21</sup>, sans oublier la vente des biens nationaux se sont traduites dans le Gers comme dans d'autres régions françaises par une prospérité rurale indiscutable dont la courbe démographique ascendante porte la marque. Depuis toujours, les aléas climatiques et les difficultés d'approvisionnement en eau ont orienté l'agriculture gersoise vers la polyculture<sup>22</sup>, l'autarcie rurale des fermes isolées, des villages destinés à l'artisanat et au commerce de proximité. En dépit de conditions de vie difficiles et des disettes récurrentes, la natalité y est forte, l'exode rural faible. Les familles de huit ou dix enfants ne sont pas rares. Jusqu'aux premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle, la Gascogne gersoise ne se classe ni parmi les plus pauvres, ni parmi les régions les moins peuplées de France.

### 1. La terre à ceux qui la cultivent

À partir du Second Empire, le Gers connaît une amélioration relative des conditions de production couplée à une dépopulation rapide des campagnes. Les classes bourgeoises et l'aristocratie sont attirées par la vie animée des grandes villes et se prennent de désamour pour la vie rurale. Le docteur Labat, installé à Laplume, décrit admirablement la transformation des mentalités au sein de la bourgeoisie rurale : « *Le siècle dernier, jusqu'à la fin du second Empire, fut l'âge d'or de la bourgeoisie en Gascogne. Les fortunes, presque entièrement constituées par des biens ruraux, étaient petites ou moyennes, rarement importantes, mais progressaient d'une façon lente, continue et régulière. Le travail n'intervenait que pour une faible part dans cette progression, qui était assurée par la restriction de la natalité et l'économie* »<sup>23</sup>. Mais, sous le Second Empire, les goûts du luxe pénétrant la Province, le bourgeois se détourne de la

terre. En effet, la rentabilité de la terre est faible. En 1865, Alcée Durrieux, avocat, libéral, opposant à l'Empire, propriétaire rural près de Lectoure, membre de *Société d'Agriculture du Gers*, nous livre une analyse lucide de la dynamique du monde rural gersois de son temps : « *La fortune de la bourgeoisie consiste en terres, livrées à peu près exclusivement au métayage. Ce mode d'exploitation, utile à beaucoup d'égards, a pour le propriétaire l'inconvénient de l'incertitude du revenu (...) D'autre part les goûts du luxe et du confortable ont pénétré jusque dans nos provinces éloignées (...) De là, une gêne permanente, des positions embarrassées.* » Le docteur Labat se révèle également un observateur précieux : « *Vers la fin du second Empire, la terre fut payée à des prix si élevés que même bien administrée, elle donnait à peine 1 pour 100, tandis que les placements mobiliers les plus solides donnaient facilement cinq (...) De plus le personnel, devenu difficile, exigeant, indiscipliné, multiplie les difficultés journalières devant lesquelles il faut toujours céder.* »

*Pour les bourgeois propriétaires ruraux en Gascogne, « que faire de la terre quand on ne la travaille pas soi-même et qu'on ne trouve plus personne qui veuille la travailler pour vous ? » commente Labat ; dès lors, « les jeunes générations montrent peu de goût pour la terre, dont elles n'ont pas connu la prospérité, dont elles n'entendent parler qu'avec des plaintes et des récriminations. Elles se dirigent, vers d'autres carrières, le commerce et l'industrie, plus volontiers vers le droit et la médecine, plus volontiers encore vers les fonctions publiques* »<sup>24</sup>. Les métairies bourgeoises se désagrègent, parcelle par parcelle, au profit des cultivateurs.

Les bourgeois se détournant de la terre, le rêve du métayer peut devenir réalité. Alcée Durrieux observe : « *La grande propriété disparaît chaque jour dans le Sud-Ouest. Elle tombe morcelée aux mains des paysans qui l'achètent à des prix inabornables pour tout autre.* »<sup>25</sup>

« *Population paisible, honnête, laborieuse, vaillante à la charrue comme au champ de bataille (...) elle réalise le vœu impérissable de notre Révolution immortelle : la terre à qui la cultive.* »

<sup>21</sup> Gilbert Sourbadère, *L'Armagnac : histoire, terroirs et eaux de vie*, 2 vol, 1993, Chambre d'agriculture du Gers ; Jacques Lapart, *Débats autour des eaux-de-vie d'Armagnac du Second Empire à l'Entre-deux-guerres*, BSAHG, 2020, p 88-106.

<sup>22</sup> « *Ne sachant jamais si l'année qui vient favorisera le blé ou le maïs, la vigne ou l'herbe, le paysan gascon cultive toutes les espèces ; il répartit ses risques.* » (Baqué : 1950, 14)

<sup>23</sup> Labat, *L'abandon de la terre*, 1911, p 12.

<sup>24</sup> Labat, 1911, p 17.

<sup>25</sup> Durrieux Alcée, 1865, *En Gascogne. Monographie du paysan du Gers*, Auch.

« Le jour où la somme économisée est devenue suffisante pour son ambition, le métayer se retire chez lui, avec sa famille et son matériel, heureux de son indépendance, qu'il paye souvent d'une diminution dans son aisance. Il s'en trouve suffisamment indemnisé par sa qualité nouvelle de particulier (particulus, cultivateur de parcelle).<sup>26</sup>

« Nous assistons à la fin d'une classe, écrit le docteur Labat : la bourgeoisie de la Gascogne disparaît en tant que bourgeoisie terrienne. » Comme le dit le géographe Roger Brunet : « les classes dirigeantes se sont désintéressées de la campagne, qui fut laissée aux mains de petits paysans, propriétaires de fraîche date » (1965, 412).

Cette transformation de la structure sociale des campagnes se conjugue avec un processus très rapide de dépopulation du département.

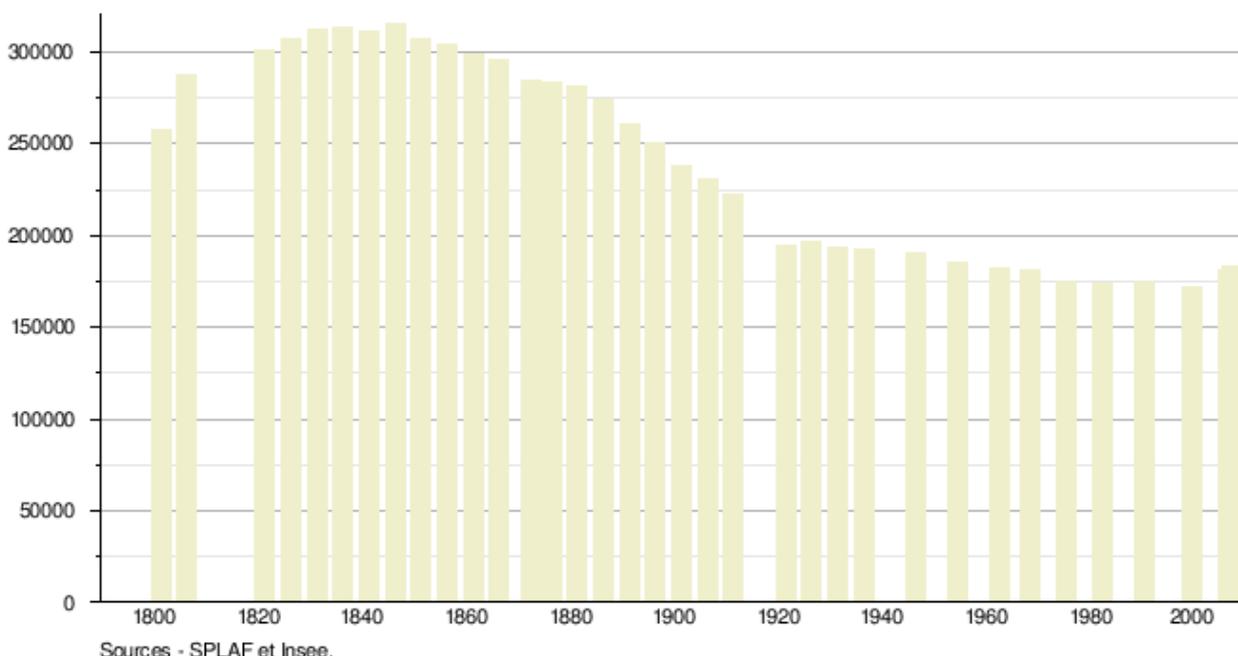
## 2. La dépopulation du Gers

Avant la Révolution, les départements du sud-ouest figurent parmi les plus prolifiques de France. En dépit de conditions de vie difficiles et des disettes

récurrentes, la natalité y est forte, l'exode rural faible. En 1788, l'Intendant d'Auch, de Boucheporn, peut écrire : « Les fléaux que la Généralité d'Auch éprouve depuis plusieurs années consécutives me feraient craindre que la population ne se sentît beaucoup de la misère dont le peuple est accablé, mais j'ai eu la satisfaction de voir que la totalité des naissances était plus forte en 1787 qu'en 1786 et que celle des morts était moins considérable. C'est beaucoup d'avoir un excédent quel qu'il soit dans des temps aussi malheureux que ceux que nous éprouvons<sup>27</sup> ». La période révolutionnaire et l'Empire en dépit de la conscription, puis la Restauration ne vont pas interrompre le mouvement de croissance de la population, bien au contraire.

Tout change brutalement à la fin de la monarchie de Juillet, la population du Gers décroît de façon continue et rapide, passant de 314 885 habitants en 1846 à 307 479 en 1851, puis 289 931 en 1861 et à 281 532 en 1881 et 261 094 en 1891. Comme on le sait, ce mouvement de décroissance de la population va durer pendant un siècle et demi et nul ne sait s'il ne va pas reprendre<sup>28</sup>.

Graphique : Evolution de la population du Gers depuis la fin du XVIIIème siècle



<sup>26</sup> Id, p 62.

<sup>27</sup> Archives du Gers, C. 22. Relevé général de la population pour la Généralité d'Auch.

<sup>28</sup> Luxembourg M., « Problème de la démographie Gersoise depuis le XVIIIe siècle et ses rapports avec le milieu géographique », *Bulletin de la Société archéologique, historique littéraire & scientifique du Gers*. 1948-04.

Dès le début, le phénomène inquiète les autorités publiques. Valny, chef de division de la préfecture du Gers, écrit en 1862, dans son ouvrage : « Etude sur la dépopulation des campagnes » : « *La désertion des campagnes est un fait injustifié, mais patent, irrécusable. Le mal est visible au lieu de se restreindre, il ne fait qu'empirer. Tous les hommes que préoccupent justement les intérêts de la propriété et du pays ne peuvent s'empêcher d'avoir des craintes sur l'avenir. Cet état de choses est anormal, insolite, il ne viendra à l'esprit de personne d'en nier l'extrême gravité.* »

Les écrits de l'époque mettent l'accent sur une cause principale : la migration vers les villes causée par le refus de rester travailler la terre, souvent attribué à l'influence pernicieuse de l'école. L'annuaire du Gers de 1859 explique : « *Il serait inexact d'attribuer cette décroissance à une mortalité qui est loin de frapper le Gers dans une proportion plus sensible que les zones voisines. Le pays, au contraire, doit à la nature accidentée de son sol et aux nombreux cours d'eau qui l'arrosent un air pur et salubre. La tendance irréflechie à l'émigration en Amérique et vers les grands centres, tendance qui s'est manifestée, depuis plusieurs années, dans la classe rurale de certains cantons du département, particulièrement de Mirande, telle est la seule cause de la diminution de la population que nous devons signaler.* »

La décroissance de la population affecte tout le sud-ouest de la France dès le milieu de la France, et renforce naturellement la thèse de l'abandon des campagnes. Les études contemporaines<sup>29</sup> permettent de préciser les caractéristiques et les motifs de la dépopulation gersoise. Elle se distingue des formes qu'elle prend dans la Creuse et en Corrèze. Creuse et Corrèze se caractérisent par la conjonction d'une natalité forte et d'une migration forte tandis que le Gers (comme le Lot-et-Garonne et le Tarn-et-Garonne) correspond à un schéma de type malthusien (réduction forte de la natalité associée à une migration externe relativement faible).

Ces deux schémas opposés traduisent une attitude différente vis-à-vis du terroir. Dans la Creuse et la Corrèze, une population nombreuse, des terres peu fertiles ou difficiles à cultiver et des propriétés morcelées, obligent depuis toujours les hommes de ces territoires à une quête de revenus supplémentaires. Ils sont paysans-artisans, maçons, carriers, scieurs de

long. Ils deviennent paysans bâtisseurs et, du printemps à Noël, ils pratiquent une émigration temporaire dite d'été. Leur souci principal est d'assurer un revenu extérieur par la participation à des grands travaux les contraignant le plus souvent à une migration saisonnière plus ou moins lointaine (Paris, Bordeaux ou Toulouse).

Rien de tel en Gascogne. Certes, le paysan le plus démuné (le bordier) ou le cadet de famille choisit l'émigration en ville, souvent à proximité : à Auch, Condom, Mirande ou Gimont, mais, pour le métayer du Gers, la terre est tout son univers. Pendant des siècles, il a cultivé la métairie du grand propriétaire, devant partager les revenus de la terre. Depuis la Révolution, il a pu ou il a l'espoir de pouvoir accéder à la petite propriété rurale. Comme l'écrit Brunet (1965, 389) « *s'il réussit à économiser quelque argent, le métayer a pour but l'accès à la petite propriété* ». Cependant, devenir propriétaire impose des sacrifices.

### 3. Le malthusianisme du paysan gersois

Afin de limiter la division de la terre et de réduire les besoins et les dépenses, les ménages ruraux adoptent une stratégie anti-misère fondée sur la régulation stricte des naissances. La limitation de la fécondité des classes rurales conjuguée à un exode rural vers les grandes villes va provoquer rapidement un mouvement de dépopulation de très grande ampleur. Le paysan devenu propriétaire a enfin réalisé le rêve de toute sa lignée. "**Son champ est sa vie, la vie de tout ce qui lui est cher. Il l'aime de l'amour de l'Arabe pour son cheval, du soldat combattant pour ses armes** » écrit Alcée Durrieux.<sup>30</sup>

Le paysan du Gers reste accroché à son champ et endetté, il doit chercher mille stratagèmes pour payer son hypothèque ou pour agrandir son domaine. Les paysans prennent sur eux en réduisant leur consommation au-delà du raisonnable : « *Leur économie dépasse tout ce que l'on peut dire. On en trouve qui, récoltant du blé, le vendent pour acheter de la terre, et vivent ensuite de choux bouillis et d'oseille pendant des mois entiers ; d'autres, dont le pain est mêlé de fèves, de toutes graines grossières, dont la soupe n'est assaisonnée que d'une poignée de sel ; ils laissent durcir leur pain et rancir les graisses pour en manger moins* » témoigne Alcée Durrieux (1865).

<sup>29</sup> François Pradel De Lamaze. L'extension du malthusianisme dans le Sud-Ouest français. In: *Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest*, tome 51, fascicule 2, 1980. pp. 101-108.

<sup>30</sup> Durrieux Alcée, 1865, *En Gascogne. Monographie du paysan du Gers*, Auch.

Pour le petit paysan, dénué de tous capitaux, la seule façon d'acquérir la terre, ou d'échapper au cauchemar de la perte du petit domaine, acquis le plus souvent au prix de sacrifices insensés, la solution repose sur la restriction volontaire de la fécondité. Le contrôle de la natalité devient la stratégie première des ruraux pour améliorer leurs conditions de vie, éviter le morcellement des terres et connaître un niveau de vie un peu meilleur. La prévoyance se substitue à l'instinct. Pour reprendre les termes de Philippe Ariès, « les conditions économiques portent les parents à un calcul restrictif <sup>31</sup> ». Le système de l'enfant unique est tellement entré dans les mœurs que la fécondité est considérée comme une sorte de tare. Termes-Du Broca, notaire à Aiguillon, explique que « *cette rareté de bras qui se consacrent au travail de la terre. L'ambition cupide porte les jeunes époux à n'avoir qu'un enfant, c'est la règle dans nos campagnes ; on signalerait à la vindicte publique le ménage où il y en aurait deux. Il faudrait alors un partage, et on veut l'éviter à tout prix ; il faut créer un droit d'hérédité unique, dès qu'on ne pourrait transmettre autrement le domaine qu'on aurait arrondi à grands frais.* <sup>32</sup> » A l'issue d'une étude de terrain en 1911, Bertillon écrit : « *Une seconde grossesse passe pour une honte ; l'homme qui a des enfants est méprisé, même par les femmes ; les beaux-parents se fâchent et viennent accabler leur gendre de reproches.* »

#### 4. L'âge d'or de la petite paysannerie gersoise

La ligne de chemins de fer Agen-Tarbes (via Auch) est ouverte en 1860 ; la ligne Auch Toulouse en 1865. La Baïse est partiellement navigable et permet de faire partir les produits du vignoble vers la Garonne. Pour les paysans, l'accès à la terre est une aubaine. Le développement des voies de communication sous le Second Empire ouvre des débouchés nouveaux à l'Armagnac, non encore concurrencé par les alcools de grains. De récolte et de conservation faciles, d'écoulement à peu près sûr, la vigne constitue brusquement le principal revenu du département. Le moindre enclos de vigne assure à son possesseur des récoltes valant 3 et 4 fois plus que celles des parcelles de même étendue semées en céréales. Malgré une crise provoquée par l'oïdium en 1860, le vignoble

connaît une véritable apogée sous le Second Empire. "L'essor urbain, la conjoncture générale d'expansion, les traités de commerce <sup>33</sup>" augmentent sensiblement la demande de vins et d'eaux-de-vie. Ainsi, le Gers arrive au 5ème rang des départements français en 1873, après l'Hérault, la Charente inférieure, la Charente et le Gard, pour la superficie plantée en vigne. Entre 1854 et 1873, la production de vin et d'eau-de-vie double. Elle passe respectivement de 750 000 hl à 1 500 000 hl et de 50 000 hl à 100 000 hl. Pour les eaux-de-vie d'Armagnac, le Second Empire représente la prospérité.

En dépit de la grande crise économique et sociale de 1853-1854, le Second Empire demeure une sorte d'âge d'or pour le paysan gersois. Le souvenir de cette période prospère, qui faisait de Napoléon III "le père aux écus", explique en grande partie le succès des candidats bonapartistes dans le Gers et en particulier dans l'Armagnac jusqu'en 1893 <sup>34</sup>.

Pourtant, cette prospérité n'est que passagère. De terribles fléaux guettaient la vigne : mildiou oïdium, blackrot puis phylloxera... A noter également que cette période voit les dernières disettes dans le Gers (1845-1847), conséquences de conditions climatiques défavorables pour les cultures locales.

Tout au long du Second Empire et de la IIIème République qui lui succède, la petite propriété paysanne se développe. Le Gers devient le territoire de petits paysans propriétaires de leur sol, donnant une certaine actualité au slogan : "la terre à ceux qui la travaillent". A défaut de grands profits, elle assure aux revenus de la terre une grande régularité. Le docteur Labat écrit : « *Tous les avantages économiques que les bourgeois ont perdus, les paysans les ont recueillis et les fermiers cultivent la terre à des conditions qu'ils n'avaient jamais espérées, puisqu'ils gardent pour eux une grande partie de la rente du sol qui allait autrefois à ses possesseurs.* <sup>35</sup> »

Cependant, la stratégie de restriction de la fécondité, payante dans un premier temps, va devenir le fardeau des générations suivantes. Le Gers n'aura plus assez de bras pour travailler la terre.

<sup>31</sup> p. 318 - Enquête agricole départementale de 1866

<sup>32</sup> Enquête agricole départementale de 1866

<sup>33</sup> J. Dagnan "Le Gers sous la Seconde République", 1928, p.118-120

<sup>34</sup> Guy Palmade, 1961

<sup>35</sup> Dr Labat, L'abandon de la terre, 1911, p 23

### III - LE CERCLE VICIEUX DE LA DÉPOPULATION

De 1846 à 1946, le Gers perd 124 480 habitants, soit 39% de sa population ; véritable « évaporation humaine » pour reprendre les mots de Hugues Lagardelle. La décroissance de la population eut comme conséquence une chute importante de la densité de population : s'élevant à 48 habitants par kilomètre carré en 1821 et à 50 aux recensements de 1831 à 1846, elle chute à 44 habitants par kilomètre carré en 1886, à 35 en 1911, puis à 30 en 1921<sup>36</sup>. Le Gers devient une des extrémités sud de la « diagonale du vide<sup>37</sup> », un de ces départements où la densité est inférieure à 30 habitants par km<sup>2</sup>.

Cette décadence gersoise inquiète tous ceux qui se sont intéressés à la question.

En 1911, le docteur Labat publie une analyse très pessimiste de la situation gersoise sous le titre : *L'abandon de la terre*. Sa description d'un département abandonné de tous mérite d'être citée : « *Le long des petites routes, ce sont de vieux logis, aux murs tapissés de glycines et de rosiers qui semblent en deuil avec leurs fenêtres closes et l'herbe haute dans l'avenue ; d'autres sont transformées en métairies ou tombent lentement en ruines ; les vieux jardins avec le puits à large margelle, portant le cadran solaire et la grande allée de buis taillé, courant le long des espaliers jusqu'au cabinet de charmille mi-jardins à la française, mi-vergers, d'une grâce discrète, un peu surannée, tout cela est ouvert, foulé, mutilé, dégradé.* » .

En 1914, dans son homélie de carême, Mgr E. Ricard l'Archevêque d'Auch, déclare avec tristesse : « *Notre chère Gascogne souffre plus que personne de ce mal qui dévaste la France. Voyez un peu partout, sur notre sol gascon, ces villages à demi déserts, ces toits qui s'effondrent, ces murs éventrés, ces terres incultes que la charrue ne retourne plus, ces vieillards sans descendance qui traînent leur vie découragée autour de leur demeure vide... On sent que la mort a passé par là, en cette Gascogne où le même soleil rit toujours, mais où il n'y aura bientôt plus personne*

<sup>36</sup> 30 en 2020

<sup>37</sup> L'origine exacte du terme est inconnue. On l'attribue généralement à Charles Dupin en 1837. Longtemps contestée, la dénomination a fait sa réapparition dans le langage socio-politique durant le mouvement des gilets jaunes pour expliquer l'émergence de ce mouvement (Le Bras, 2019)

<sup>38</sup> Séance du 5 avril 1935

*pour répondre à son sourire. »*

Si le Docteur Labat et l'Archevêque d'Auch insistent sur les aspects sentimentaux de cette perte humaine, économistes, politiques et scientifiques sont sensibles aux effets de cette évaporation humaine sur l'économie agricole du département.

Très rapidement, la restriction de la natalité qui a constitué une stratégie gagnante pour l'accès à la terre et contre la pauvreté se retourne contre la paysannerie du département. Dès avant la première guerre mondiale, des décennies de restriction des naissances sont à l'origine d'une grave crise de main-d'œuvre qu'atténue à peine l'immigration étrangère et le développement du machinisme. Vieillissante, la population paysanne est incapable d'innovations et ne parvient que difficilement à cultiver ses terres. Dès 1921, le Gers compte 50 000 hectares de friches contre seulement 23 000 trente ans plus tôt. En 1935, la Société d'économie politique<sup>38</sup> énonce sous la plume de Henry Peyret un diagnostic très négatif de l'agriculture paysanne : « *Cette diminution constante de la population atteint directement l'agriculture et l'entraîne dans sa chute. A mesure que la famille devenait moins prolifique, le paysan a abandonné, partiellement, les cultures qui exigeaient beaucoup de main d'œuvre, pour se consacrer à celles qui viennent avec peu de soins, On a supprimé les céréales qui demandent des labours fréquents et profonds et ne rapportent que de maigres bénéfices, les terres labourables ont subi chaque année des diminutions sensibles, l'élevage s'est développé. Enfin, quand le dernier héritier disparaissait, la propriété, faute d'acquéreur, retournait à la friche, la lande remplaçait la jachère et les mauvaises herbes envahissaient jusqu'au seuil des maisons, Ceux qui n'exploitaient pas eux-mêmes ne trouvaient plus qu'une main d'œuvre exigeante, tant au point de vue du travail que des salaires ; en quelques décades, faute de bras pour les travailler, toutes les terres ont perdu une grande partie de leur valeur.* »

C'est le même constat que nous livre en 1945 Maurice Luxembourg dans le Bulletin de la Société du Gers : « *Depuis la seconde moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle, nous assistons à un incessant appauvrissement, tant en or qu'en hommes. La disparition de la bourgeoisie*

*rurale, incapable, désormais, de vivre des revenus de ses terres, la décadence rapide des petits bourgs où les métiers se sont tus, ruinés par les grandes usines, l'exode de la main d'œuvre vers les principaux centres et l'Administration ne sont que les signes visibles de cette infériorité économique (...) Cette petite propriété gersoise, limitée dans ses capitaux comme dans sa productivité, incapable de nourrir une famille nombreuse « ne se maintient que parce qu'elle a peu de vies humaines à assurer. »*

Après la première guerre mondiale, la situation démographique déplorable du sud-ouest de la France est encore accentuée par les pertes de la guerre. De nombreuses terres sont en friche et les prix de la terre sont tombés très bas. Privée peu à peu de ses travailleurs, l'agriculture gersoise tend à se replier sur elle-même. Les paysans restent fidèles au vieux système agricole, en faisant appel au besoin pour les gros travaux à des travailleurs temporaires, venus de régions plus pauvres et surpeuplées. Chaque année, un nombre assez considérable de montagnards et notamment d'Ariégeois, arrive dans la première semaine de mai et ne repart en général qu'au lendemain du 14 juillet après avoir participé aux travaux de la fenaison et de la moisson.

La dépopulation du Gers est partiellement compensée par des migrations d'autres régions françaises, de Bretagne et de Vendée dans les années 20, d'Espagne<sup>39</sup> tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle et après la guerre civile, et d'Italie dans les années 20 et 30.

Jusqu'à la seconde guerre mondiale, le Gers se meurt malgré l'arrivée de paysans bretons, vendéens, espagnols et italiens. Au lendemain de la Seconde guerre mondiale, la densité de population du Gers est faible. En 1954, elle est souvent inférieure à 24 habitants/km<sup>2</sup> et parfois à 10 dans les communes rurales. Malgré tout, la population agricole représente 54 % de la population totale du département ; nettement plus âgée que la moyenne nationale, elle ne compte que 91 femmes pour 100 hommes et présente donc un taux de natalité faible. La propriété paysanne domine : 82 % de la SAU est en faire valoir direct. Le nombre d'exploitations est très élevé (37 000 en 1930 ; encore 26 575 exploitations en 1955). L'exploit-

tation type est l'exploitation familiale en polyculture, d'une vingtaine d'hectares, en faire valoir direct. Le système de production a peu changé. Il associe toujours un élevage bovin à une polyculture céréalière dominée par le blé. L'agriculture gersoise est devancée par les départements qui ont adopté la monoculture et les techniques industrielles de production. Lors de la campagne 1950-1951, le rendement moyen en céréales n'atteint que 67 % du rendement moyen français. L'autoconsommation domine largement, l'exploitation ne vend en moyenne qu'un tiers de sa production.

---

## IV - LE RENOUVEAU AGRICOLE DES TRENTE GLORIEUSES

---

Après avoir végété durant des décennies, l'agriculture gersoise s'inscrit avec succès dans la révolution verte des années 50<sup>40</sup>. Les agriculteurs gersois adoptent très rapidement le machinisme agricole, l'utilisation massive des engrais et des semences sélectionnées qui lèvent les contraintes naturelles du sol et le manque de bras. Le nombre de tracteurs par exploitation est l'un des plus élevés de France<sup>41</sup>. À partir des années 1970, on assiste à une concentration croissante des exploitations. Le nombre d'exploitations diminue rapidement, la surface grandit. De 1950 à 1986, l'agriculture gersoise se hisse du 63<sup>e</sup> rang national en 1953 au 7<sup>e</sup> rang en 1986. La polyculture vivrière cède le pas à une poly-production intensive et à une spécialisation de plus en plus grande dans les grandes cultures : céréales, oléagineux (40%), viticulture (18%) et aviculture (14%).

Cependant, le monde dans lequel évolue l'agriculteur est fort différent de celui d'autrefois. Si les 3/4 des habitants du département résident dans une commune rurale, la majorité des Gersois sont désormais des salariés ou des indépendants qui travaillent dans le secteur tertiaire ou le BTP. Si le Gers demeure une mosaïque de paysages agricoles, les actifs agricoles ne représentent plus qu'une minorité importante d'actifs (très supérieure cependant à celle des autres départements métropolitains).

<sup>39</sup> Au recensement de 1911, les étrangers résidant dans le département sont presque tous Espagnols (97% du total).

<sup>40</sup> Sourbadère Gilbert. Population, agriculture et ruralité en Gascogne gersoise de 1945 à nos jours. In: *Économie rurale*. N°184-186, 1988.

<sup>41</sup> Brunet Roger. La motorisation de l'agriculture dans la région de Toulouse. In: *Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest*, tome 28, fascicule 3, 1957. pp. 335-336.

Être agriculteur cesse de signifier être pauvre. Une partie de la paysannerie s'enrichit. Certaines exploitations sont, sans conteste, florissantes. Ce sont celles qui ont répondu le plus complètement aux stimulations des pouvoirs publics et de l'industrie et qui ont le mieux utilisé les moyens mis à leur disposition sur le plan du crédit, des structures, de la vulgarisation, de l'innovation, de la coopération. On y investit,

on y innove, on y obtient des revenus nets élevés. Toutefois, au sein de cette apparente prospérité et en dépit de l'accès à la protection sociale, le monde rural connaît encore des poches de pauvreté et de profonde misère tandis que des épisodes « naturels » (inondations, gelées, épizooties) et les craintes associées au changement climatique génèrent comme autrefois des situations angoissantes.

---

## BIBLIOGRAPHIE COMPLÉMENTAIRE

---

- Baqué Zacharie. *Deux siècles d'histoire économique en Gascogne gersoise, 1750-1949*, Auch, 1950.
- Baqué Zacharie. La Gascogne d'hier. Notre Pays avant les Chemins de Fer, *Bulletin de la société gersoise des études locales dans l'enseignement public (BSGELEP)*. 1923-10
- Bordes Maurice, *Un grand serviteur de la Gascogne : l'intendant d'Étigny (1751-1767)*, Éditions Cocharaux, Auch, 1957
- Brunet Roger, *Les Campagnes toulousaines, étude géographique*, Thèse d'Etat, Université de Toulouse, 1965
- Calmes René, et alii, Les réseaux du commerce de détail dans le Gers. In: *Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest*, tome 50, fascicule 3, 1979.
- Challier Marie-Christine. Du malthusianisme ascétique à l'économie familiale (1680-1914). In: *Communications*, 44, 1986.
- Courtès Georges (dir.), *Le Gers. Dictionnaire biographique de l'Antiquité à nos jours*, Société Archéologique et Historique du Gers, Auch, 1999
- Courtès Georges, 2009, *L'encyclopédie du Gers*, eds Bonneton.
- Drulhe Marcel, Maison et culture paysannes dans le Gers, *Ethnologie française*, nouvelle série, T. 3, No. 1/2 (1973).
- Faucher Daniel. Polyculture ancienne et assolement biennal dans la France méridionale. In: *Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest*, tome 5, fascicule 3, 1934.
- Féral Pierre, *Approches. Essai d'histoire économique et sociale de la Gascogne*. Auch, Imp. Cocharaux, 1957.
- Féral Pierre, La Société d'Agriculture du Gers sous le Second Empire, *Bulletin de la Société Archéologique du Gers*, 1967-07.
- Kayser Bernard, Schektman G., Formation d'une nouvelle paysannerie moyenne : enquêtes en Haut-Armagnac. In: *Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest*, tome 50, 1979.
- Laffont A., Contribution à l'histoire économique de la Gascogne, *Revue de Gascogne*, XX, 1920
- Pagel René, L'Intendant d'Étigny et l'Agriculture, *Bulletin de la Société archéologique du Gers*. 1901.
- Palmade Guy, Le département du Gers à la fin du second Empire, *Bulletin de la Société Archéologique du Gers*, 62, 1961
- Pilleboue Jean. L'évolution récente de l'agriculture dans Midi-Pyrénées d'après l'enquête agricole de 1967, *Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest*, 1971, 42-1
- Théron de Montaugé, Louis, *L'agriculture et les classes rurales dans le pays toulousain depuis le milieu du dix-huitième siècle*, Toulouse, 1869.
- Thomas Marion, « Entre Médecine et Politique : Félix Vicq D'Azyr et la lutte contre la peste bovine sous l'Ancien Régime », *Bulletin d'histoire et d'épistémologie des sciences de la vie*, 2012/1
- Viel Jeanne-Marie. Le Sud-Ouest, terre d'accueil pour des agriculteurs. Enquêtes dans les Landes et le Gers. In: *Re-*

# PORTRAIT D'ENSEMBLE

L'étude "*Le bonheur est-il encore dans le pré ?*" constitue la réponse à une commande du GIP Gers Solidaire. Réalisée tout au long de l'année 2021, l'étude fait appel aux ressources de l'analyse statistique, de la cartographie, de l'économie territoriale, de l'histoire, de la sociologie de la pauvreté et de l'exclusion, de la méthode des parcours de vie. L'ensemble se conjugue en plusieurs chapitres que nous avons réunis en Cahiers.

## CAHIER N°1

### PERSPECTIVES GLOBALES

La réponse conceptuelle à l'appel d'offres, comprenant un état des lieux de la recherche sur la pauvreté en milieu rural et une bibliographie.

Sommaire global de l'étude.

Le Gers aujourd'hui : une analyse statistique et cartographique visant à mettre en évidence les caractéristiques économiques et sociales du département du Gers .

## CAHIER N°2

### PAUVRETÉ ET MISÈRE DU PAYSAN GASCON AUTREFOIS

Une étude historique de la pauvreté rurale dans le département : les situations contemporaines sont l'héritage d'une histoire de longue durée ("L'empreinte des origines").

- I - Être paysan dans le Gers de l'Ancien Régime au Second Empire
- II - Un relatif mieux-être sous le Second Empire : la terre aux paysans, la dépopulation
- III - Le cercle vicieux de la dépopulation
- IV - Le renouveau agricole des trente glorieuses
- Bibliographie complémentaire

## CAHIER N°3

### PAUVRETÉS GERSOISES

- I - De la pauvreté : analyse conceptuelle
  1. Les définitions de la pauvreté : avantages et limites
  2. La pauvreté monétaire
  3. La pauvreté en conditions de vie
  4. L'approche sociologique « simmellienne »
  5. L'approche subjective de la pauvreté
- II - Comparaisons nationales et régionales
  1. Pauvreté, précarité dans le Gers en perspective nationale
  2. Perspectives régionales
  3. Une géographie de la pauvreté et de la précarité dans le Gers
  4. La pauvreté des personnes âgées en milieu rural
  5. Une économie sociale des territoires

## CAHIER N°4

### RURALITÉS GERMOISES

Une analyse économique, statistique et géographique des territoires ruraux du département faisant apparaître une typologie sociale du département ainsi que les forces et les fragilités des différents territoires gersois

I - Introduction : une nouvelle définition de la ruralité

1. Population rurale, population agricole

2. Economie des territoires. Richesse et pauvreté : de nouvelles perspectives

II - La ruralité gersoise

1. Le Gers : un département à très forte dominante rurale

2. Deux grands ensembles d'espaces ruraux

3. Une typologie tertiaire affinée

## CAHIER N°5

### LE MONDE AGRICOLE DANS LE GERS : une analyse statistique, cartographique et sociologique

I - Les caractéristiques de la population agricole du département

II - Les revenus des agriculteurs et la question de la pauvreté

III - Les pensions des agriculteurs

## CAHIER N°6

### DE LA PAUVRETÉ CHEZ LES AGRICULTEURS DU GERS : une approche sociologique compréhensive

I - « Se serrer la ceinture » : la culture de la pauvreté des agriculteurs

II - Les agriculteurs en difficulté et les minima sociaux

III - L'aide sociale : d'une réticence culturelle à l'acceptation sous contrainte financière

IV - Les agriculteurs en difficulté : endettement, conciliation, dépression, suicide

## CAHIER N°7

### UNE ÉTUDE SOCIOLOGIQUE DE LA PAUVRETÉ EN MILIEU RURAL NON AGRICOLE

#### LA PAUVRETÉ DES NON-AGRICULTEURS EN MILIEU RURAL

1. Vivre dans l'hyper-ruralité

2. Des campagnes repeuplées par des urbains pauvres

3. Les bénéficiaires de l'aide alimentaire

4. La vie n'est pas un long fleuve tranquille